

Les filles du Textile





Ces filles du textile

Un documentaire de Florent Le Demazel

France / 2022

Film en DCP ou HD numérique / 81 minutes

Contact : florentledemazel@gmail.com / 📞 06 68 98 89 44

Suivre l'actualité du film sur la page Facebook de la compagnie Quidam :



<https://www.facebook.com/compagniequidam>

Les filles du textile

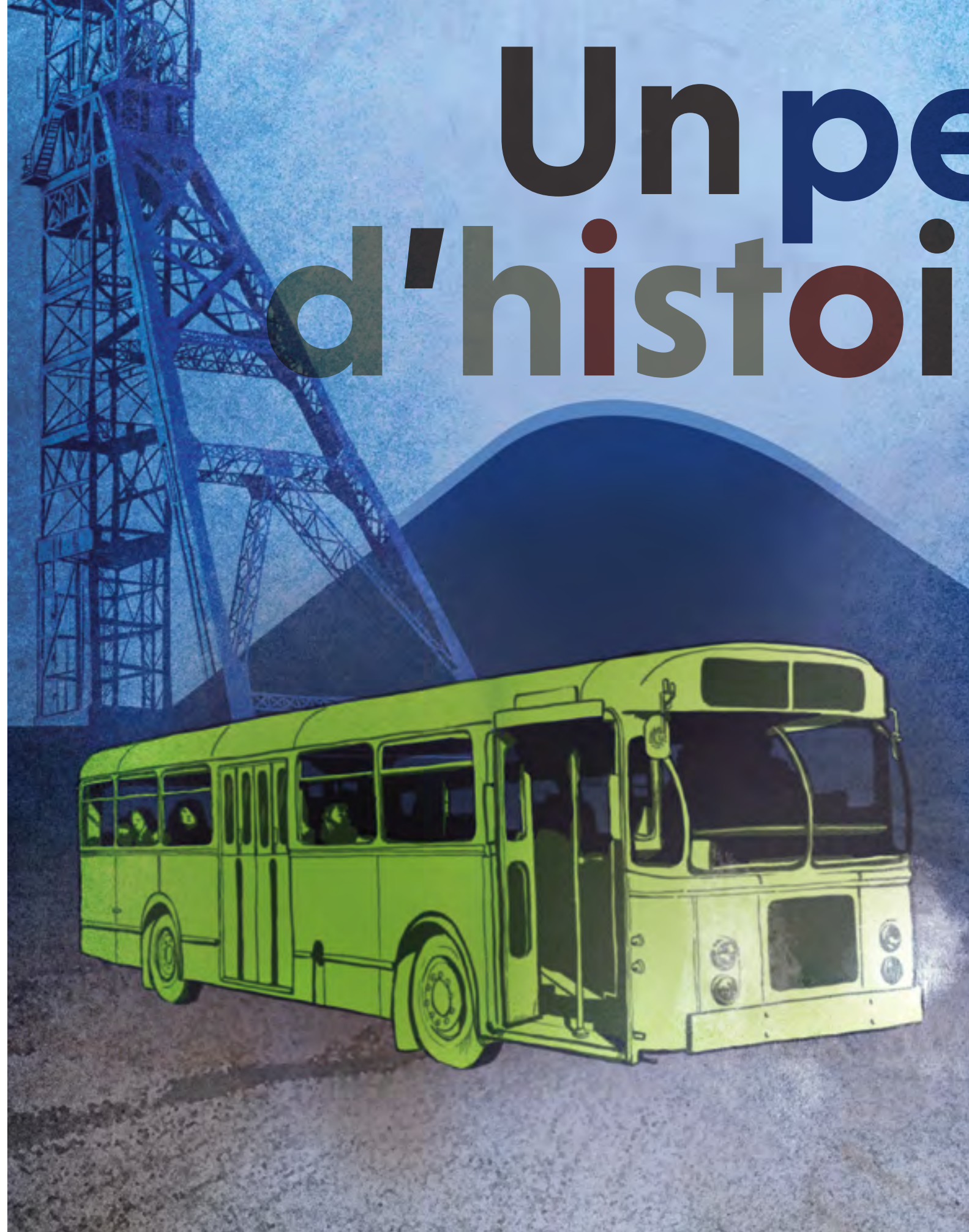
est un documentaire consacré aux ouvrières du Bassin Minier ayant travaillé dans les filatures du Nord et les ateliers de confection du Pas-de-Calais, des années 1970 aux années 2000.

Les femmes interrogées, pour la plupart filles de mineurs, reviennent sur ce qui les a poussées à s'embaucher à l'usine, se souviennent de la fatigue des cadences et des horaires, mais évoquent aussi le soulagement d'échapper à la domination domestique du coron.

À partir d'archives et de témoignages, le travail ouvrier y est raconté dans sa double vérité, entre exploitation de la force de travail et émancipation collective, à travers la complicité et la solidarité, la combativité des luttes et des grèves, et la construction de soi au contact des autres.

Synopsis





Un peu d'histoire

L'histoire des ouvrières textile du Bassin Minier est d'abord celle d'une rencontre, au début des années 60, entre les industries de Lille-Roubaix-Tourcoing et les filles des mineurs du Pas-de-Calais. D'un côté, les usines de la Métropole du Nord connaissent un turn over important, et pour cause : le travail en filature, majoritairement féminin, est dur, jugé peu qualifié donc mal payé, et les horaires postés imposent un rythme contraignant aux ouvrières souvent très jeunes. De l'autre, les enfants du baby boom arrivent sur le marché du travail, et les Houillères, dont la fin a déjà été actée au plus haut niveau de l'État, n'ont plus de travail à offrir aux filles des corons. Pour ces dernières, sans diplôme ni perspectives d'avenir, l'embauche à l'usine devient vite une évolution naturelle, acceptée sans se poser de question.

Un grand tissu routier se met alors en place : des centaines de bus, tantôt tenus par des compagnies privées, comme Westeel, tantôt affrétés par les groupes textile eux-mêmes, commencent à sillonner la région à toute heure du jour et de la nuit, afin d'acheminer quotidiennement des milliers d'ouvrières dans les filatures de laine, de lin ou de coton. Quand elles sont

du matin, elles partent à 3h du pour pointer à 5h, et quand elles sont de l'après-midi, elles rentrent souvent vers minuit. Aux huit heures d'usine s'ajoutent ainsi les 3 ou 4 heures de route journalières. Certaines s'endorment, épuisées ; d'autres discutent et des amitiés se nouent, des couples se forment.



Outre la fatigue inhérente aux heures passées debout à courir autour des bobines qui défilent, l'entrée dans le monde du travail est aussi synonyme d'indépendance – en disposant de son propre salaire, par exemple – et d'ouverture sur le monde, de découverte d'un nouveau milieu, autre que celui de la mine. Parfois l'expérience du syndicalisme et de la lutte amorce un pas de plus vers l'émancipation. Plus globalement, cette opportuni-

té a constitué une rupture avec la génération précédente, cantonnée aux tâches ménagères et à la reproduction de la force de travail minière. Dès lors, on comprend la nostalgie qui pointe parfois lorsque ces femmes évoquent cette période de leur vie où elles ont eu le sentiment d'appartenir à un collectif de travail et, en participant activement au développement économique, de faire pleinement partie de la communauté nationale.

Car cette vie harassante, dont elles gardent néanmoins de bons souvenirs, prend généralement fin au premier enfant, la faute à des structures d'accueil infantile insuffisamment répandues et développées. Et pour celles qui ont pu continuer, c'est le dépôt de bilan ou la délocalisation de l'usine (Levi's à La Bassée, K-Way à Harnes...) qui mettra un terme brutal à leur carrière. Leur destin rencontre alors celui de la nouvelle division internationale du travail. Et après avoir fait l'expérience de l'entrée dans le monde du travail, elles en connaîtront la récente relégation, marquée par la précarité de l'intérim et du travail au noir.

À travers les trajectoires des femmes rencontrées, c'est donc aussi une histoire récente de la classe ouvrière qui se raconte.

Note d'intention



Les filles du textile s'inscrivent dans la continuité directe de ma démarche artistique qui consiste, depuis 2012, à explorer la mémoire et l'histoire sociale de ma région. Après trois documentaires consacrés respectivement au quotidien des mineurs, à l'immigration et à l'éducation dans le Bassin Minier, aborder la place des femmes m'est apparu comme une nécessité évidente.

En effet, dans la mythologie minière, les femmes sont la plupart du temps évoquées en tant que mère, épouse ou fille de mineur, c'est-à-dire toujours relativement à la position du père ou du mari. Elles expriment ainsi leur ressenti par rapport au travail du fond, la peur des accidents ou la nostalgie de la vie dans les corons. Centrée sur la condition des hommes, cette vision, à laquelle mes précédents films n'échappent pas toujours, épouse sans la remettre en question cette répartition historique des rôles sociaux, qui tend à attribuer à l'homme la sphère pu-

blique et à la femme les clefs de l'économie du foyer.

Ce film m'a donc donné la possibilité de remettre en cause ce partage en interrogeant les femmes sur leur propre profession. J'ai d'emblée été frappé par le nombre de personnes concernées par cette histoire : des centaines de milliers de femmes ont travaillé dans les filatures du Nord, mais cet engagement professionnel, pourtant essentiel à l'essor économique régional, est resté largement éclipsé. Plusieurs questions se posent alors. Comment ce travail a-t-il été vécu par les ouvrières ? Cette sortie du coron a-t-elle été une étape dans une trajectoire vers l'indépendance et l'autonomie, une parenthèse durant laquelle on pouvait échapper à l'autorité du père ou du mari, ou au contraire un leurre du-

rant lequel la domination patriarcale a pris les traits du contre-maître (ou de la contre-dame) et de la discipline usinière ? L'un des enjeux du film a donc été, en creusant derrière l'imagerie du folklore minier, de revenir plus largement sur la place des femmes dans le monde du travail et dans la société.

Le partage des genres est probablement dans l'histoire le plus grand pourvoyeur de déterminismes, puisque dès la naissance, on attribue à un être en fonction de son sexe un destin social duquel il lui sera très difficile de déroger. Ainsi, toutes les femmes que j'ai rencontrées m'ont expliqué que s'embaucher à l'usine à 14 ans était naturel, que « cela coulait de source ». Le film cherche à éclairer ces mécanismes qui font passer pour « naturel » un processus historique, social et économique.

Enfin, l'industrie textile partage un point commun de taille avec celle du charbon : comme les mineurs, les ouvrières ont vécu le déclin de leur branche et la fermeture brutale de leurs lieux de production. Ce film m'a donc permis de traverser les transformations récentes du capitalisme, de l'entreprise familiale à sa délocalisation : il s'agissait alors de rappeler les causes politiques de ces changements, et d'en montrer les implications dans la vie de milliers de personnes, qui ont vu partir leurs machines du jour au lendemain et se sont retrouvés déclassés, au chômage ou en retraite anticipée. Et ce faisant, de questionner les nouveaux rapports au travail que nous connaissons aujourd'hui.

Florent Le Demazel



Bio graphie

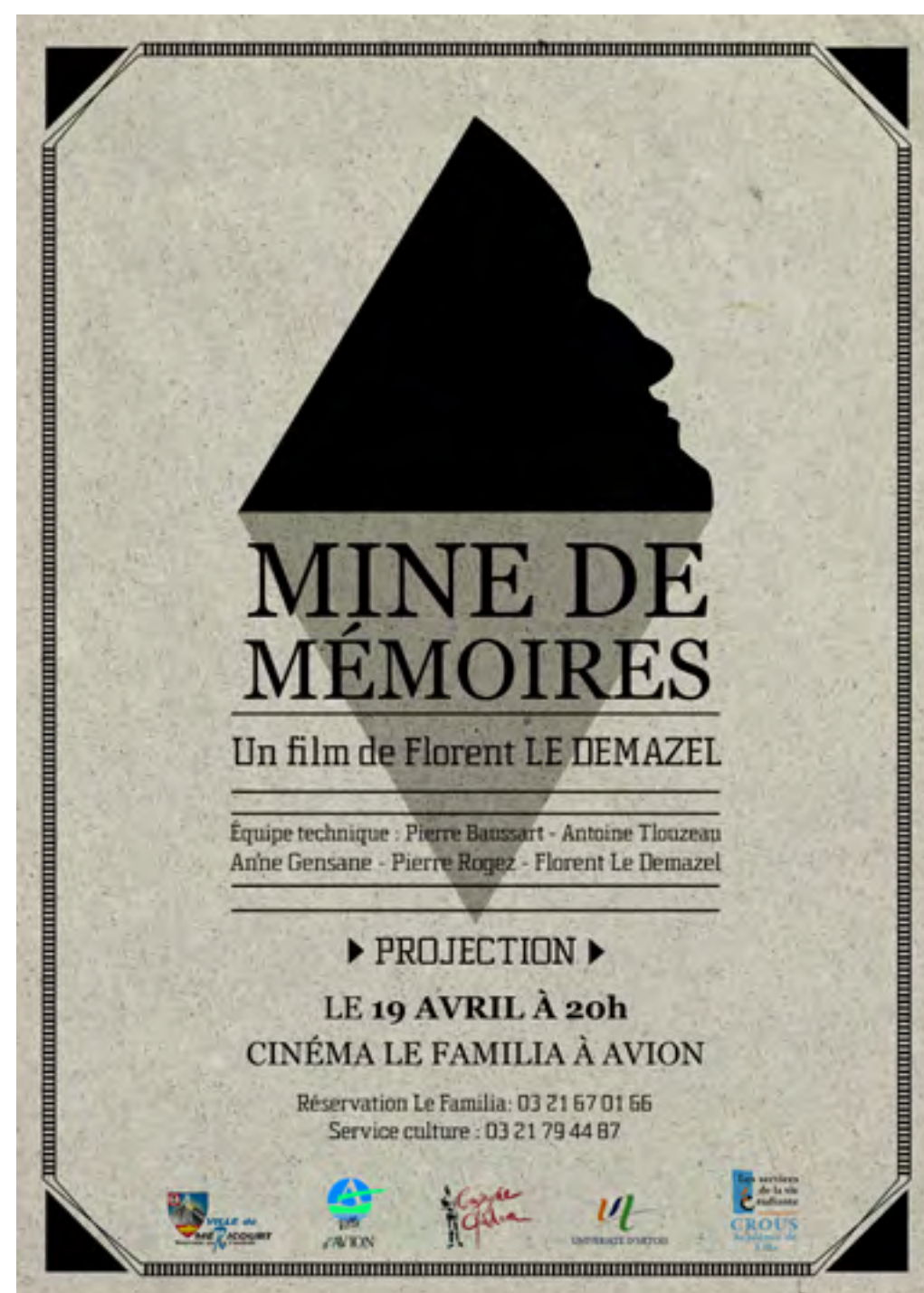


Après une thèse intitulée *Sous l'œil du Capital*. Notes pour une histoire politique des représentations du travail ouvrier, Florent Le Demazel a obtenu un Doctorat en études cinématographiques en décembre 2018, à l'Université de Lille.

Il poursuit son écriture sur le cinéma et les images en collaborant régulièrement à la revue *Débordements*, à travers des critiques de film, des articles de recherche ou des entretiens avec des cinéastes.

Originaire du Pas-de-Calais, l'auteur réalise depuis 2012 des documentaires consacrés à l'histoire et à la mémoire régionales. Dans *Mines de mémoires* (2012), des ouvriers et leur famille racontent le quotidien à la mine et dans les corons. *Les Passagers du Charbon* (2013) aborde plus spécifiquement la question de l'immigration. Et *L'Héritage de Picasso* (2019) retrace, à travers l'histoire du lycée Picasso d'Avion (62), les rapports conflictuels entre les enfants d'ouvriers et l'institution scolaire.

L'œuvre documentaire de Florent se prolonge également dans les vidéos réalisées pour les pièces de théâtre de la Compagnie Quidam. Ces montages sont souvent composés d'interviews d'habitants et de citoyens du lieu de résidence, comme dans *Chemins de Faire* (2016) ou *C'est quoi ce travail* (trilogie, 2016-17), écrites et mises en scène par Pierre Rogez. Il officie aussi en tant que régisseur-lumière sur ces spectacles.





autour du fil(m)

La Voix du Nord

<https://www.lavoixdunord.fr/1112087/article/2021-12-11/bassin-minier-les-ouvrieres-du-textile-de-l-ombre-la-lumiere-grace-un>

Liberté Hebdo

<https://libertehebdo.fr/histoire/monde-ouvrier/article/les-filles-du-textile>



Entretien avec le réalisateur
(janvier 2022) :

<https://www.micros-rebelles.fr/site/les-filles-du-textile/>

Reportage radiophonique après une
projection à Liévin (25 janvier 2022) :

<https://www.micros-rebelles.fr/site/pa-roles-douvrieres/>

Production réalisation

L'UP2M-Gauheria est une association qui met en lumière l'histoire et la mémoire du Bassin Minier par l'organisation régulière de conférences, expositions et autres manifestations culturelles et scientifiques.

La Compagnie Quidam produit des films et des pièces de théâtre destinés à permettre au public de s'approprier des enjeux sociaux et politiques, historiques ou d'actualité, dans une démarche d'éducation populaire.

Écriture, réalisation, montage :
Florent Le Demazel
Musique : Pierre Rogez

Avec des ouvrières des usines Desurmont (Tourcoing), La Lainière (Lomme), Delebart-Mallet (Hellemmes), Duhamel (Harnes), Levi's (La Bassée), Linière Nicolle (Wambrechies)...

Le film a reçu le soutien de la Communauté d'Agglomération Lens-Liévin, des communes de Méricourt, Grenay et Liévin, ainsi que l'appui de l'INA (Nord) et Ciné-Archives.



Méricourt



Lens-Liévin